



HAL
open science

Etudiants en cités HLM : le provisoire comme mode de vie

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. Etudiants en cités HLM : le provisoire comme mode de vie. Raymonde Séchet. Université, droit de cité, Presses universitaires de Rennes, p. 201-214, 1994, ISBN-10 : 2-86847-130-7 ; ISBN-13 : 978-2-86847-130-7. <halshs-01566935>

HAL Id: halshs-01566935

<https://shs.hal.science/halshs-01566935v1>

Submitted on 4 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

(Version auteur d'un chapitre de l'ouvrage :
Raymonde Séchet. *Université, droit de cité*, Presses universitaires de Rennes, p. 201-214,
1994, ISBN-10 : 2-86847-130-7 ; ISBN-13 : 978-2-86847-130-7.

Étudiants en cité HLM : le provisoire comme mode de vie

Daniel PINSON

LABORATOIRE . ARCHITECTURE, USAGE, ALTERITE . (LAUA)
PROFESSEUR A L'ECOLE D'ARCHITECTURE DE NANTES

Cette communication résume la partie d'une recherche faite en collaboration avec le LERSCO-URA 889 (université de Nantes-CNRS) qui s'intéresse particulièrement à deux formes de l'habitat étudiant, considérées comme deux versions d'habitat social destiné aux étudiants : la cité universitaire et le logement HLM partagé par des étudiants.

Nous limiterons ici notre propos à l'intégration des étudiants en HLM à la vie du quartier, d'une part, et à la représentation sociale qu'ils en produisent, d'autre part. Pour en rendre compte, nous partirons de l'exploitation d'un questionnaire auquel avaient répondu les étudiants concernés et de l'interprétation d'une vingtaine d'entretiens semi-directifs réalisés auprès d'eux. Nous établirons également quelques comparaisons entre cette population et celle des cités universitaires, sur laquelle a été mené le même type de travail. Pour situer le degré d'intégration de ces étudiants au quartier, nous présenterons également des éléments d'analyse qui illustreront leur évasion vers le pays d'origine et leur polarisation sur l'enjeu des études.

Qui sont les étudiants habitant des HLM partagés ?

Il est d'abord utile de situer la fraction de logements qu'occupe cette population en France. Pierre Merlin (1) fait état des proportions suivantes dans la répartition du parc de logement occupé par les étudiants : 7,2 % étudiants en cité universitaire, 3,7 % en foyer, 4,7 % en HLM, 48,2 % chez leurs parents (avec non-réponses), 22,2 % en location « libre ».

Jean-Luc Volatier (2) indique pour sa part que 36 % des étudiants habitent chez leurs parents, 14 % en cité ou foyer. Les étudiants en couples forment 11 % des étudiants, les

célibataires partageant un logement 19%. Parmi les étudiants célibataires vivant en ville, 58 % vivent seuls, 29 % à deux et 13 % à plus de deux.

On doit prendre en compte cependant des variations régionales et intra-régionales : une enquête réalisée par le bureau d'études AUGEA (3) donne, pour Nantes, la répartition suivante : 2,9% en internat, 8,2% en cité universitaire, 1,1 % en Foyer, 40,1 % chez les parents, 41,4 % en location « libre ».

Jean-Paul Molinari (4), toujours pour Nantes, donne pour sa part les chiffres suivants : 35 % chez les parents, 40 % d'habitat solitaire, le reste en partage (25 %). Pour cette dernière population, les fratries concernent un étudiant sur vingt, alors que 4 % des cohabitants sont des couples, et que la cohabitation amicale (plus féminine, une étudiante sur six, un étudiant sur dix) varie de 19 à 25 % (respectivement pharmacie et psychologie).

Les étudiants en HLM à Nantes

Notre enquête a été effectuée, pour ce qui la concerne, sur l'ensemble des logements HLM gérés par la MUL (Mutuelle Universitaire du Logement) (environ 300 logements) et sur trois cités universitaires (Berlioz, Casternau, Chanzy) (1992). Les principaux résultats issus des questionnaires sont les suivants :

La structure des CSP concernant les parents des étudiants des deux ensembles est proche. En regard de la structure de la population étudiante en France, on constate qu'il s'agit d'étudiants d'origine modeste.

Les fils et filles d'ouvriers y sont, par exemple, respectivement de 19,08% pour les cités universitaires et de 17,33 % pour les HLM. Il est à noter cependant que bien plus de mères des seconds travaillent (en particulier comme employées : 37,25 %), que celles des premiers (5,88 % d'« inactives », contre 37,25 %).

On doit également noter une place plus importante des enfants de cadres parmi ceux qui partagent les HLM (25,33% contre 12,50% dans les cités universitaires), pour des proportions respectives d'agriculteurs, d'artisans et de retraités comparables (12%, 16%, 9,33% et 12,5%, 15,13%, 9,87%).

Par contre les étudiants dont les parents appartiennent aux professions intermédiaires sont plus représentés dans les cités universitaires qu'en HLM (la mère est vraisemblablement « inactive », ce qui donne un niveau de ressources familiales autorisant sans doute l'accès en cité universitaire).

Les boursiers sont nettement plus nombreux en cité universitaire qu'en HLM partagé (74,85% contre 41,98%), mais, pour les uns et les autres, l'aide des parents constitue la principale ressource (64,91 % en cité universitaire et 69,14% en HLM partagé). C'est par contre chez les étudiants logés en HLM que l'on trouve un maximum d'individus pratiquant les petits boulots (34,57% contre 25,73%) ou, beaucoup plus rarement, bénéficiant d'un salaire (11,11 % contre 7,02%). En fait ces diverses sortes de revenus s'additionnent pour boucler le budget difficile de ces étudiants.

Les cités universitaires accueillent par ailleurs une population plus jeune (41,86% de 17-19 ans, 47,09% de 20-22 ans, 10,23% de 23-25 ans contre 9,64%, 56,63%, 30,12% pour les HLM partagés), ce qui ne constitue pas véritablement une découverte, mais en tous cas une précision.

La cité universitaire est un mode de logement qui remplit une fonction non sans ressemblance avec l'internat, au sortir du domicile parental, avec ce qu'elle peut aussi avoir

de sécurisant (39,41 % ont eu comme logement antérieur le domicile parental alors que l'expérience résidentielle des habitants des HLM est majoritairement une chambre en ville (26,83 %) et secondairement les parents - 9,76 % - et la CU - 7,32 %).

Dans l'ensemble plus nombreuses en cité universitaire (ce qui est aussi faussé par l'existence, à Nantes, et parmi les trois cités étudiées, d'une cité uniquement féminine), les filles le sont aussi dans le HLM partagé (59 % contre 41 %).

En ce qui concerne la cohabitation, les duos (63,4 %) dominant nettement les trios (15,2%) et les quatuors (3,6%), mais les solitaires pèsent aussi d'un poids non négligeable (17,9%). Le rapprochement d'amis est le type de relation qui engendre la cohabitation (53,1 %), tandis que les couples (que les enquêtes ont souvent révélé être des faux couples) comptent pour 28,1 % et les fratries pour 17,7%.

L'ambiguité du « chez soi » de l'étudiant en HLM

Le sentiment du « chez soi » est ambigu, contredit par la forte concurrence du foyer parental pendant le week-end et le sentiment de provisoire qui caractérise le logement étudiant, avec le succès incertain aux examens, une durée des études finalement assez courte.

A travers la construction d'un « chez soi », se réalise une part du processus d'autonomie par rapport au milieu familial, la résidence s'inscrit dans le nouveau logement, tandis qu'au foyer parental n'est plus réservée que la visite. Plusieurs étudiants confirment pourtant qu'ils ne veulent pas « s'attacher » à l'appartement du temps de mutation étudiante.

De fait, il reste souvent, et pour beaucoup, une grande ambiguïté du « chez moi », liée à la confusion, pour le désigner, entre la chambre qui continue de leur être destinée chez leurs parents et l'appartement qu'ils occupent en HLM.

On peut ainsi dire que le faible investissement de la plupart dans leur logement n'est pas sans compter dans la faible intégration qu'ils ont dans le quartier, nous y reviendrons.

L'étudiant se retrouve ainsi dans une situation contradictoire : il quitte le domicile familial sans vraiment le quitter, et sans non plus avoir de domicile fixe. Il y a conflit au niveau de la prise d'indépendance, qui ne peut se faire réellement, car sans lieu pour se réaliser. Elle est de plus accentuée par un manque d'autonomie financière, la plupart de ces étudiants vivant des ressources apportées par leurs parents.

Cet aspect contradictoire n'est pas fait pour faciliter une rapide et forte appropriation du logement et pour développer le sentiment du « chez soi », d'autant que ce sentiment va devoir s'édifier dans le contexte d'une nouvelle cohabitation, avec un ami ou des amis, dont la connaissance est au mieux celle de la camaraderie de collègue ou de lycée, sauf dans le cas des fratries, où, dans le fond, se reconstitue, sous la houlette de l'aîné(e), le modèle réduit du domicile parental.

La force de la solidarité locale

En même temps, le fait de la cohabitation entre familiaux, à défaut de familiaux, permet de faire l'apprentissage de l'autonomie dans de meilleures conditions, avec la sécurité que procure la présence de l'autre. Alors se développent des attitudes d'entraide matérielle et morale. Ceci semble être un avantage de la cohabitation.

On constate que beaucoup de cohabitants ont une même origine géographique et font ainsi fonctionner une certaine « solidarité géographique ». Ils se sont en effet souvent connus en milieu scolaire.

La cohabitation est un choix qui, dans une ville et un milieu relativement étrangers, met alors à profit cette interconnaissance ancienne, ménage des repères et des appuis familiaux dans l'adaptation à un mode de vie largement nouveau. Car l'indigence de la résidence étudiante, cité ou HLM, se substitue en effet sans transition, souvent sans préparation, au paysage habituel de la chambre, de la maison, du village ou du bourg, tandis que l'univers urbain s'impose avec une densité insoupçonnée, une massivité qu'accusent encore les effectifs du campus et de l'amphi.

L'appui des aînés et le précédent de l'internat lycéen

La solidarité géographique et l'amitié lycéenne éprouvée permettent alors de mieux affronter la rupture d'avec le milieu familial et plus largement d'avec le milieu rural ou bourgadin qui caractérise la majorité des étudiants vivant en HLM partagé.

De ce point de vue, la présence d'un proche et donc d'un lien affectif dans la ville d'accueil universitaire permet de mieux vivre la séparation ; les fratries, en particulier, ont cette fonction d'un soutien familial délégué aux aînés.

Cependant, pour plusieurs étudiants, la rupture avec le milieu familial s'est déjà réalisée relativement jeune : la séparation a été effective dès le lycée, en pensionnat ou chez des parents moins proches que les géniteurs ; c'est dès lors un passage assimilé, accepté depuis longtemps... Le fait d'être désormais en appartement accroît simplement l'indépendance par rapport aux parents.

La puissance des liens familiaux

Le ressourcement du week-end

De toute façon, la plupart des étudiants rentrent le week-end dans leur famille. Le cordon ombilical n'est donc pas complètement coupé et les « conflits de génération », répandus en d'autres époques, ont laissé la place à des relations mieux négociées, semble-t-il. La séparation se passe donc en douceur. Car même si la distance est grande, affectivement « les sentiments » existent toujours : les relations avec les parents sont bonnes en général, même si pour beaucoup de ces étudiants, en particulier les fils ou filles d'agriculteurs, on entre dans un tout autre univers culturel.

Retours hebdomadaires ou bimensuels chez les parents

Les retours chez les parents sont fréquents, avec un rythme d'un week-end sur deux ou tous les week-end. C'est le cas des étudiants qui sont relativement jeunes ou dont les parents habitent la région.

Le week-end commence le vendredi soir et beaucoup prolongent leur séjour au maximum, ce qui illustre d'une certaine manière le degré d'attachement que l'on conserve avec son lieu d'origine et en même temps la valeur d'espace-temps de détente et de ressourcement qu'il constitue pour les étudiants.

Si les bonnes relations avec les parents semblent la règle, c'est aussi pour les amitiés enfantines et adolescentes, les copains de sport avec lesquels on poursuit l'activité de compétition ou d'autres repères attachants, que l'on retourne au pays. Rares sont d'ailleurs, réciproquement, les parents dont on mentionne la venue dans la ville universitaire, pour rendre visite aux enfants étudiants, à la fois pour les approvisionner et donner un coup de main dans des installations progressives.

Alors que, pour certains étudiants, cette sollicitation auprès... ou cette sollicitude des parents participent des fonctions normales de la parentèle, pour d'autres, il est nécessaire de tenir quelque distance avec les parents, et en cela, selon eux, le fait de se voir rarement entretient les bonnes relations...

Les pôles de référence du lieu de résidence

La tentation séductrice du centre-ville et la nécessité vertueuse de la fac : « on est moins tenté par le centre-ville ».

Inscrits en périphérie ou relativement enclavés, les trois quartiers où ont été enquêtés les étudiants n'ont pas exactement le même rapport d'éloignement au centre-ville, aux facultés et aux restaurants universitaires : le centre est plus accessible de certains, d'autres sont plus proches des facultés ou mieux situés sur une ligne de bus conduisant directement au centre ou aux facultés. Cependant, ce retrait du centre est aussi perçu comme une contrainte mineure, et minorée, voire même positivée vis-à-vis de la condition d'étudiant, de la nécessité d'abstinence qu'appelle l'effort du travail et le manque d'argent en regard des plaisirs séducteurs du centre-ville. Dans le fond, si le centre est assez loin, ce n'est pas forcément un mal : cela évite d'être tenté, d'être distrait de son travail, de dépenser de l'argent et de l'énergie en achats et activités superflus.

- M 13 : S. : «...Et puis en plus je préfère être un peu à l'extérieur du centre, un peu écarté parce que sinon dans le centre t'as tendance à aller tout le temps au café, à croiser tout le temps des personnes et puis bon, tu peux pas être tranquille ! [à cause des visites] »

L'aspect de la cité, les immeubles : «...c'est typique... »

Par l'ironie ou la disqualification, les étudiants laissent percer leur indifférence ou leur détachement à l'égard de la cité : leur passage très provisoire dans la cité, ajouté à leur statut, permet cette distance critique et cette capacité à dédramatiser que leur donne une expérience résidentielle dont le terme est proche. D'une certaine manière, les étudiants s'apparentent à ces catégories moyennes qui vivent l'épisode HLM comme le purgatoire du paradis à un autre paradis résidentiel (pavillon, appartement en ville, résidence secondaire...).

Alors que, pour certains, un bon coup de peinture suffirait à améliorer la situation actuelle, d'autres remettent en cause l'architecture même. Le mauvais entretien des immeubles, leur dégradation par le vieillissement, premier niveau de non-propreté, qui parle de la responsabilité d'un bailleur, sont encore accusés par les traces et les odeurs d'une saleté

déposées par des auteurs qui ne se laissent pas aisément identifier : animaux, enfants, adultes ?

Mais de façon générale, considérant qu'ils ont d'autres chats à fouetter et que cette préoccupation conditionne un avenir sans rapport avec le monde de la cité où ils vivent, les étudiants s'en accommodent ; ça pourrait être pire... Dans le fond, leur expérience résidentielle participe peut être aussi de cette ascèse qui caractérise le temps des études dans ces années de crise. Alors on a tendance à oublier l'extérieur : de toute façon, le logement lui-même, c'est-à-dire son espace intérieur, est plus important.

Des étudiants à part dans un monde d'exclus

De la rumeur à la réalité

En réalité, c'est l'expérience, la vie dans le quartier qui, progressivement refoulent les fantasmes, ceux qui accompagnent les premiers pas dans la cité et sont exacerbés par la rumeur, celle qui circule dans la ville et qui est rapportée par les co-étudiants nantais à l'arrivée dans la ville d'accueil universitaire.

- M 7 : « la réputation est vachement surestimée, en fait! Il y a pas tant de problèmes que ça, en fait... En fait, ça se passe très bien... Quand même, la première fois qu'on a pris le bus de nuit, quoi, c'était mon copain et son frère qui venaient, A. et lui se sont fait emmerder dans le bus, quoi ! Il s'est fait emmerder et tout parce qu'il a les cheveux longs, il s'est fait tirer et tout (blond aux yeux bleus, Malakoff, c'est vrai que c'est pas le style !)... et on est sorti dans la cité, le mec qui nous avait emmerdés, il nous dit : « T'habites dans la cité ? ». Le mec, on lui a dit : « Ben ouais, quoi ? », le mec lui a dit, « Ben excuse-moi ! » »

Rapidement, la perception des intéressés change avec l'expérience quotidienne et bientôt l'on va positiver le quartier et sa population, car, pour ces étudiants issus pour la plupart de milieux modestes, vivant dans les campagnes et les bourgs ou petites villes de la région, apparaît une certaine similitude de condition entre les urbains des classes défavorisées du quartier et la condition de bien des gens de leur propre milieu d'origine.

Certains étudiants en viennent même à produire sur le quartier et sa population une image complètement inversée par rapport à celle que leur avait initialement émise la rumeur, au point d'en être elle-même, par les accents positifs exagérés qu'elle véhicule, non moins partielle et subjective que l'autre.

Quelques étudiants construisent alors, de leur fenêtre ouverte sur un monde exotique et quasi idyllique, une représentation du quartier, vis-à-vis de laquelle ils conservent une juste distance, celle de l'étranger qui découvre un monde inattendu, opposé aux risques et aux menaces que lui promettait son milieu d'origine, en même temps qu'ils s'appêtent à verser dans une sympathie et une adhésion, qui restent cependant à la limite convenable de l'identification et qui s'alimente, pour se démarquer positivement, des rumeurs atteignant d'autres quartiers.

- *D 5 : C. : «...c'est un quartier d'pauvres ! [rises]... moi j'aime bien ! c'est... enfin... y'a des fois... [souffle] c'est dur à vivre parce que quand même... des gens qui sont dans des situations assez dures comme... genre des alcooliques, des gens qui sont vraiment pauvres, des pleins d'immigrés tout ça donc... mais moi j'aime bien quand même ! »*
- *M 4 : « Mais moi, je trouve ça très bien ici ! au contraire, je trouve ça super de tout mélanger, tu te rends compte de ce que c'est, quoi, je vois, dans le bus, je vois des choses... Bon, déjà au niveau coloration, mais c'est pas ça, mais tu vois comment ils vivent, comment ils parlent et tout, parce que tu vis dans le milieu étudiant, où j'étais en cité, tu te rends pas compte qu'à côté... alors que là c'est bien... »*

Marginalité bienveillante : « on se désintéresse complètement »

En dépit de ce renversement de perception, du passage de l'appréhension à la sympathie, les étudiants ne se sentent pas intégrés au quartier. Le fait de rentrer tous les week-ends ne permet pas de développer véritablement un sentiment d'appartenance au quartier. De plus, comme les étudiants ne s'attachent pas à leur logement, il leur est difficile d'étendre le sentiment de « chez soi » à leur quartier. Par ailleurs, la condition étudiante engendre une différenciation avec le reste de la population HLM, qui, si elle ne s'illustre pas dans le temps présent, d'une manière radicale, par la condition matérielle, se manifeste tendanciellement par une autre perspective professionnelle, prometteuse, et un style de vie, des rythmes, des pratiques culturelles différentes, qui ne trouvent que rarement une possibilité d'inscription sur le quartier-même.

La plupart des étudiants n'ont engagé, ni ne cherchent à approfondir, ou à développer des liens sociaux. S'il y a, pour d'assez nombreux étudiants, adhésion à l'ambiance sociale, populaire, il reste le maintien d'une distance, qu'entretient au sens premier l'écart des pratiques, en premier lieu le retrait qu'impose l'étude, le sentiment du provisoire directement lié à la durée limitée des études, à l'incertitude même des résultats universitaires, mais aussi l'appartenance à un autre monde : de jeunes, et d'étudiants (autre niveau culturel, autre destinée...) et aussi de natifs d'un milieu la plupart du temps non urbanisé et lui-même encore suffisamment structuré et attractif, socialement, familialement et associativement (relation au pays d'origine encore forte).

- *M 9 : « L'année dernière, on a fait une activité sportive au centre social, avec ma sœur... et cette année, on n'a pas renouvelé, pas parce que c'était pas très bien, non ! Parce que c'était de la danse, et puis ça me dit pas grand-chose, à vrai dire..., mais autrement c'est bien, y a des activités pas très chères, en fonction du quotient de la famille... Mais les activités de la fac, t'as autant de choses et c'est pas plus mal... Non puis tu te retrouves plus avec des étudiants, là c'était des femmes de 35/40 ans...»*

Même les étudiants fortement impliqués dans des associations axées sur le développement des solidarités populaires, dans leur milieu d'origine, regrettent de laisser en friche un terrain pourtant propice au développement de leur militantisme.

- *M 4 : T. : « Même si on s'intègre pas du tout, on s'intègre pas dedans, parce qu'on veut pas... »*
- *V. : « On prend pas de moyens ! »*
- *T. : « On prend pas de moyens, et puis on n'a pas fait ce choix-là, parce qu'on a plein de choses à côté... »*
- *V. : « Ce serait possible d'avoir une vie ici, au sens où il y a plein d'assos, on reçoit plein de papiers, on sait qu'on restera pas là, je sais que moi, déjà, je m'en vais... le temps de m'engager... »*
- *T. : « Puis moi, je suis là que sur la semaine, je suis pas là le week-end... J'ai pas envie de m'investir à fond là-dedans, c'est sûr que ce serait vachement intéressant de faire des cours pour enfants, des cours de rattrapage scolaire et tout, ce serait génial... »*
- *V. : « On y a pensé, mais ce qu'il y a, c'est qu'il faudrait le penser à long terme... »*

La bienveillance qui caractérise un nombre important de ces étudiants, vis-à-vis de la population du quartier, s'accompagne ainsi d'une prise de distance qui, en même temps qu'elle naît presque spontanément du fait de l'écart des situations et des perspectives (des destins), est aussi voulue, comme si un engagement plus avancé dans la vie du quartier allait détourner l'étudiant d'une polarisation entièrement centrée sur le travail universitaire ou, pour ceux qui se réservent un peu de disponibilité, les priver d'activités inspirées par la recherche d'un équilibre physique et intellectuel nécessaire à l'efficacité studieuse.

Voisinages et relations dans la cité

La conscience d'une présence en HLM très provisoire, leurs fréquents retours vers le domicile parental et/ou la ville d'origine, comme la concentration de la plupart d'entre eux sur les études font donc de l'étudiant un locataire qui ne vit pas véritablement dans le quartier et ne cherche pas à y développer des pratiques susceptibles de mieux l'y ancrer.

Les étudiants ont conscience de l'atypisme de leur présence, voire de son illégitimité, et le sentiment de n'être pas vraiment là, où ils ont temporairement ce logement, organise fortement le mode de relations qu'ils entretiennent avec la population dans son ensemble et leurs voisins en particulier.

En dehors des « gens » de la cité, ceux qui ont implicitement, pour eux, toute raison d'y être, ils retrouvent dans la cité, sans nécessairement développer avec eux des relations qui aillent au-delà de la reconnaissance, au sens premier du terme, d'autres étudiants, ceux qui ont trouvé, comme eux, par la MUL, un logement dans la cité.

Dans certains quartiers, en particulier à Malakoff, où la MUL a géré beaucoup de logements, à la faveur d'une très importante vacance dans le parc HLM pendant les années 85, les étudiants perçoivent la présence plus nombreuse de la communauté étudiante, la vivent quelquefois à travers des relations suivies entre étudiants et entrevoient, de la part des organismes HLM, une volonté de mélanger les populations. Ainsi, plus nombreux à Malakoff qu'au Chêne des Anglais et aux Dervallières, leur présence contribue à atténuer le vague sentiment d'atypisme et d'étrangeté que la plupart des étudiants vivent comme résidents de telles cités, malgré l'effort d'adaptation qu'ils y déploient. Cependant, même entre étudiants, il n'y a pas d'association au sein du quartier, et, s'ils se rencontrent, c'est ailleurs.

Les « gens » de la cité, voisins de paliers ou d'étages

Voisinages sur le mode mineur

Les étudiants ont en réalité, la plupart du temps, une connaissance assez limitée de leurs voisins : ils pratiquent le « bonjour, bonsoir », fort répandu dans les HLM : on le sait, ce mode de voisinage ménage à la fois une distance suffisante et garantit en même temps un pacte implicite de bonne entente.

- M 8 : « *Par rapport à la cité, on n'a pas tellement de relation avec les gens, on sort du bus, on rentre chez soi et c'est fini, quoi !* »
- D 4 : E. : « *Et on a aucun contact et on cherche pas non plus à établir des contacts, quoi !* »
- D 3 : M. : « *Non, non ! C'est calme [...] On s'occupe de personne, personne s'occupe de nous, en fait c'est ça aussi. Donc y'a pas spécialement des problèmes!*»

De la politesse aux services

Quelques pas réciproques, mais bien circonscrits, peuvent cependant être faits. Ainsi naît un début de bon voisinage, lorsque la politesse conventionnelle du « bonjour/bonsoir » glisse vers la conversation et/ou le service occasionnel.

Entraide et services avec les voisins s'accomplissent toutefois dans certaines limites, celles d'une volontaire retenue, qui vous tient au bord d'un engagement plus affirmé, qui permettrait de développer une relation plus approfondie (« s'en faire des amis »), et que l'on n'est pas sans regretter d'une certaine manière. Mais, là encore, le fait d'être de passage n'incite pas à prendre contact et à prolonger les relations.

- D 5 : C. : « *Oui ! (rires) ma voisine qui m'offre des plantes... Non, à part elle que j'connais un peu comme ça, mais vraiment juste en voisinage... Et puis... je connais tous les gens qui habitent dans... dans l'escalier. Mais... bonjour, c'est tout !...* »

Des voisinages maîtrisés à la promiscuité subie

En fait la rencontre physique et les échanges verbaux avec les voisins ne constituent que la partie visible d'un iceberg de présences perçues par l'intermédiaire des bruits qui traversent l'immeuble et sa médiocre isolation phonique, présences qui restent sans visages très précis, dans l'anonymat.

Le manque de contact peut aussi s'expliquer par certains *a priori* sur la population qui occupe les HLM, avec laquelle certains étudiants se sentent peu d'affinités. Arrivant dans un milieu mal connu, dont ils perçoivent, relativement, la fragilité diverse, l'existence conjuguée d'une condition populaire partagée et de troubles personnels variés (« des gens spéciaux »), les étudiants adoptent un profil bas, ils s'efforcent de ne pas faire de vagues, ils contrôlent relativement les débordements ou les décalages que leurs activités d'étudiants introduisent dans le cours normal de la vie de l'immeuble.

- *D 5 : C. : « Mais on fait en sorte que ça se passe bien quoi ! parce que y'a un p'tit peu de tout, tous les gens, y'a des étudiants, y'a une mamie, y'a heu... des gens un peu... un peu spéciaux... »*
- *M 8 : « Il y a une vieille conne à côté, elle surveille tout ce qu'on fait ! »*
- *C 1 : C. : «...des personnes qui rentrent ici, autant y'avait... les pères alcools qui battent leurs enfants, là t'essaie d'éviter un peu le regard. Et puis les gens assez bien. Des étudiants quand même, y en a quelques-uns, je crois !... »*

Si les relations avec les voisins sont malgré tout, dans l'ensemble, plutôt de l'ordre de la co-résidence réservée, il arrive aussi qu'elles se passent sur le mode de la tension, voire de la confrontation. Alors que les étudiants sont plutôt généralement absorbés par le travail, les défoulements du mode de vie, à travers des fêtes et des veillées nocturnes, pourtant très occasionnelles, s'avèrent rapidement incompatibles avec le mode de vie moyen (normal) des habitants et, en de rares occasions, peuvent éclater en conflits.

- *M 3 : « Des problèmes de bruits, ils menacent d'appeler les flics [à la suite de soirées], alors qu'on les entend à 10 heures du soir taper avec un marteau... Ici ça passe pas, à onze heures, elle vient sonner, donc on a arrêté de faire des fêtes ici...»*

On perçoit dans la mise en garde des habitants (« légitimes ») une volonté de redressement qui concerne sans doute plus l'auteur de l'écart ou de la « déviance » dans sa condition de jeune que dans sa condition d'étudiant. Mais seules des enquêtes auprès des autres habitants permettraient de le vérifier. Les étudiants doivent en tout cas renoncer à ces pratiques festives, ou du moins leur donner une ampleur plus contenue ou les développer en d'autres lieux.

Eléments de conclusion

La faible intégration des étudiants vivant dans les cités HLM est largement induite par le caractère provisoire de leur présence dans la cité et dans la ville, du fait de l'incertitude de leur cursus universitaire, de sa longueur, de sa durée, de toute façon relativement courte, avec les réorientations ou orientations qui peuvent conduire encore en d'autres villes universitaires.

Un autre facteur de ce faible engagement dans le quartier est la confusion qui existe entre le domicile parental, où l'on revient avec plaisir le week-end, pour les parents qui vous lavent votre linge en souffrance de propreté et les copains de foot, et le logement étudiant. Cette réalité traduit la lenteur du processus de décohabitation et de prise d'autonomie, non sans rapport avec la grande dépendance financière de ces étudiants vis-à-vis de leurs parents et ce malgré un âge moyen qui est de loin supérieur à celui des étudiants des cités universitaires.

Il en résulte un faible investissement sur l'aménagement du logement, son utilisation principale étant consacrée à l'étude, dans des conditions plus favorables à la concentration nécessaire au travail, partagé entre la fac et la chambre-bureau.

Pourtant on ne peut nier un effet positif de la présence étudiante, qu'il serait naturellement indispensable de vérifier à partir de la perception d'autres partenaires et plus précisément

les autres habitants (6). En tout cas, les étudiants, en rectifiant une vision apocalyptique que leur ont annoncée leurs collègues nantais lors de leur arrivée en ville, contribuent au changement d'image du quartier, à la fois par leur propre présence et la production d'une représentation plutôt positive (compréhensive) du quartier qu'ils habitent. Leur expérience concrète supplante en effet la rumeur et fait des étudiants, d'origine modeste et souvent rurale, une population d'accompagnement agie par la bienveillance et non par la stigmatisation.

On notera par ailleurs que l'occupation des cités HLM par les étudiants apparaît circonstancielle, très largement liée à la vacance qui existait au milieu des années 1980. Certaines indications laissent à penser que les offices HLM, aujourd'hui en incapacité de répondre à la demande d'accès au logement social, récupèrent l'intégralité de leur parc, remettant partiellement en cause la politique de diversification engagée à la faveur de la vacance et des réhabilitations (mais Nantes est un cas un peu particulier qu'il serait trop long de développer ici).

Cette population étudiante constitue pourtant un potentiel de services inexploité, auprès d'une population en demande d'aide (garde, aide aux devoirs, alphabétisation...). L'absence d'un minimum de possibilité de structuration de cette population étudiante, nécessairement flottante (les étudiants ne peuvent pas prendre en charge une telle structuration, puisqu'eux-mêmes sont en situation d'intégration urbaine et en transit) rend relativement inefficace une présence qui, moyennant une contrepartie rémunérée sous forme d'allocation de service rendu au quartier pourrait remplir une fonction sociale positive.

N. B. : Cette communication est l'exposé de certains résultats d'une recherche menée en liaison avec le LERSCO-URA 889. Les enquêtes ont été réalisées par des étudiants de l'école d'architecture de Nantes (EAN) sous la direction de Daniel Pinson, professeur à l'EAN et de Claude Leneveu, maître de conférences de sociologie à l'université de Nantes. Mireille Bouillaud et Corinne Demarque, étudiantes en fin d'études à l'EAN, ont participé à l'exploitation de ces enquêtes.

ANNEXES

ANNEXE 1

Auteurs de fragments de discours introduits dans la communication
(dans l'ordre de citation) :

(M indique des étudiants habitant dans la cité Malakoff, D aux Dervalières, C au Chêne des anglais)

M 7, Cohabitanes.

A., 19 ans, étudiante en V^e année de lettres, C, 19 ans, étudiante en 1^e année de droit.

Cohabitent dans un T4 (il y a apparemment d'autres cohabitants : des chats).

Parents, lieu d'origine : les parents de A. habitent Rezé (père informaticien), le père de C. habite Pornichet et sa mère habite dans le centre ville de Nantes (commerçants).

D 5, Habitante : seule (cohabitait l'année précédente), concubin à St-Jean-de-Monts.

C., 20 ans, Deug II de sociologie.

Ses parents habitent Challans (Vendée). Son père est employé et sa mère assistante maternelle.

M 4, Deux cohabitants de sexe différent ne formant pas un couple (T 4, au 16^e étage d'une tour).

V., 20 ans, en licence de biologie cellulaire, 3^{imc} année d'études. T., 20 ans, 1^e année Deug B (biologie) (redouble).

S'y ajoute le frère de V., arrivé depuis peu, ayant trouvé un « job » ; il doit chercher quelque chose.

Parents habitent en Vendée, ceux de V. sont agriculteurs (elle a quatre frères) à Aizenay.

M 9, Fratrie.

B., 20 ans, étudiante en 2^e année de psycho (une quinzaine d'heures de cours), frère, 22 ans, étudiant en 1^e année de LEA, soeur, 28 ans, prof d'espagnol, en même temps à la fac, pour le CAPES).

Cohabite avec son frère, sa sœur et « des petits amis de temps en temps », dans un T4 depuis deux ans.

Parents habitent Saint-Philbert-de-Grandlieu (44), le frère retourne les voir régulièrement, tous les week-ends, les sœurs pas souvent.

M 8, Cohabitants.

C. 18 ans, fac de droit,

S., même âge, en première année de science-éco.

Se connaissent depuis « tout petits », à Chantonay (85).

Parents habitent Chantonay (85). Elle a un frère plus âgé étudiant à Nantes.

D 4, Cohabitants : deux amis d'enfance.

E., 20 ans, 1^e année fac de droit, redouble, célibataire.

F., 20 ans, licence fac de sciences.
Le père d'E. est agent d'entretien et sa mère secrétaire.
Le père de F. est maçon et sa mère SP.
Leurs parents habitent Gorges (Clisson).

D 3, Couple, concubin non étudiant.
M., 23 ans, DEUG II de psycho, 3^e année.
Père chauffeur poids lourd et mère dame de compagnie. Son père habite à Bouaye et sa mère en Seine-et-Marne, à Brie-Comte-Robert.

C 1, Cohabitants : frère et sœur (6^e étage, T3).
Y., 21 ans, 3^e année pub à l'Ecole Pivaut, a une « copine » qui vient le week-end.
C., 20 ans, 1^e année, DEUG de philosophie, à la fac de sciences humaines, 20 h de cours (et assidue), célibataire.
Parents habitent à Tarbes (Hautes Pyrénées, 65), père coiffeur et mère VRP, rentrent chez eux pendant les vacances (« c'est loin ! »), mais contact régulier par téléphone (« une à deux fois par semaine »).

M 3, Trois cohabitantes (barre-banane, 7^e étage) (font les mêmes études : Beaux Arts).
X. et Y., étudiantes aux Beaux-Arts dans la section « communication ».
Z., dans la section « arts ».
Parents X. : sa mère est enseignante (en Vendée), Y. : ses parents habitent La Rochelle, son père est ouvrier dans une « boîte d'acier », rentre « tous les quinze jours à peu près », Z. : rentre tous les week-ends, ses parents habitent La Roche-sur-Yon.

ANNEXE 2

Mode de cohabitation du HLM partagé (entretiens de Malakoff, Dervallières et Chêne des Anglais) :

- 24 interviews, 51 étudiants
- 3 couples, 6 fratries, 14 groupes d'amis (dont 3 de sexe différent)
- 18 garçons et 33 filles.
- 19 fac de lettres, 14 fac de sciences, 5 fac de droit et sciences économiques, 1 IUT, 3 médecine et pharmacie, 10 écoles (ENSM, Bx-Arts, Archi, ISEG, Pivaut, ISEDE)
- 4 de 18 ans, 4 de 19, 17 de 20 ans, 9 de 21, 3 de 22, 4 de 23, 1 de 26, 1 de 27, 1 de 28.

Couples (3/24, ensemble : 28,1 %) :

- M 1 (originaires de la même ville, se sont connus au lycée)
- C 5 (originaires de la même ville, Laval)
- D 3 (concubin non étudiant).

Cohabitants (?) de sexe différent (3/24, dans le traitement statistique, ils semblent avoir été considérés à tort comme des couples) :

- M 4 (N =2, originaires du même pays (Vendée), même affiliation associative (MRJC)
- M 8 (N =2, sont originaires de Chantonnay (85), se connaissent depuis « tout petits »)

C 3 (N =2, amis d'enfance).

Fratries (6/24, ensemble : 17,1%) :

M 2 (F, N =2, Laval) M 6 (F, N =3, Clisson)

M 9 (2F, 1M, N = 3, Saint Philbert de Grandlieu)

M10 (F,N =2,Auray)

Cl(I F/IS, N= 2,Tarbes)

D 2 (F, N = 3, Saint-Jean-de-Monts, 85).

Cohabitants de même sexe (11/24, ensemble : 53,1 %) :

M 3 (F, N = 3, Beaux Arts, d'abord, et Sud Loire),

M 5 (M, N = 2, mêmes études (architecture), même nationalité (marocaine), même ville d'origine (Casablanca)

M 7 (F, N =2, originaires de la ville d'appartenance facultaire, se sont connues au lycée)

M 11 (F, N =2 officiellement, 4 réellement, Vendée)

M 12 (F, N = 2, Nord-Loire : Fay de Bretagne et Savenay, amies de lycées)

M 13 (M, N = 2, périphérie rurale de Nantes : Treillères et La Chapelle sur Erdre, amis depuis 6-7 ans)

M 14 (N = 2, même nationalité, marocaine)

D 1 (M, N = 3, d'abord le lycée, licence d'ingénierie électrique à la fac des sciences)

D 4 (M, N = 2, amis d'enfance, originaire de Gorges près de Clisson, 44)

C 2 (F, N = 3, 2 amies et une co-disciplinaire, originaires de Vendée) C 4 (F, N = 2, 2 amies d'abord, originaires de Vendée, inscrites dans la même discipline.

Habitant isolé (1,2/24, ensemble : 17, 9 %)

D 5 (F, originaire de Challans, ami à Saint-Jean-de-Monts, 85).